

dans un buffet où il paraît puiser en toute liberté.

—Je regarde un moment autour de moi ; n'apercevant personne et ne sachant de quel côté me diriger, je me décide à m'adresser aux enfants qui ne m'écoutent pas.

—Mademoiselle, M. B*****, s'il vous plaît.

Au lieu de me répondre, on court après le petit garçon :

—Ah, Coco, donne-moi du fromage ; j'en veux.

—Tiens, cette gourmande ; n'as-tu pas de la melle.

—C'est égal, je veux du fromage, ou je dirai à maman que tu as pris du pâté qu'on gardait pour dîner.

—Je m'en inoque bien.

J'écoutais le dialogue des enfants, lorsque une dame paraît enfin, à demi habillée, en bonnet de nuit, en camisole. Elle jette un cri en m'apercevant :

—Ah ! mon Dieu, c'est quelqu'un, et ces enfants n'avertissent pas ! Pardon, monsieur, je croyais que c'était le porteur d'eau. Julie, Julie ; comme je suis faite ; Julie ma robe.

—Madame, c'est à M. B***** que je désire parler.

—Oui, monsieur, vous allez le voir ; Julie, mais où est donc la bonne ?

—Maman, elle n'est pas encore revenue du marché.

—Ah ! Dieu..... deux heures pour acheter un poulet..... c'est une chose affreuse ; et je n'ai personne pour m'habiller..... C'est égal, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer par ici..... vous allez trouver M. B*****.

Je passe dans une pièce, enjambant par-dessus les tabourets et des plumeaux ; car l'appartement n'est pas encore fait ; je trouve enfin M. B***** en robe de chambre, au milieu d'un tas de papiers, de livres, de cartons, qui s'amuse à repasser ses rasoirs.

—Est-ce vous, mon cher ami, me dit-il en venant à moi, le rasoir à la main ? Mais c'est charmant de venir nous surprendre ainsi. Vous déjeûnez avec nous.

—Comment, vous n'avez pas encore déjeûné à midi !

—Oh ! nous n'avons pas d'heure, nous autres ; et puis, on a des jours où on se lève tard.

—J'ai déjeûné, et je voulais seulement vous demander un renseignement.

—Je suis à vous, permettez que je me rase.

—Faites, je vous en prie.

—Madame B***** voilà deux heures que je demande de l'eau chaude pour ma barbe.

—Eh, monsieur ? Julie a dû en mettre au feu. Adèle, allez voir s'il y a de l'eau chaude pour votre papa.

—Ah oui, maman, il y en avait, mais mon frère a renversé la cafetière avec son polichinelle.

—Allons, c'est égal, je ne ferai ma barbe que demain. Ma femme, fait servir le déjeuner.

—Ah ! vous êtes bien pressé aujourd'hui ! Il n'y a encore rien de prêt : Julie n'est pas revenue du marché.

—Si vous voulez toujours me donner la note que je vous demande, dis-je à M. B***** ; c'est au sujet de cette maison à vendre dont vous m'avez parlé.

—Ah ! oui, oui, j'ai votre affaire. Attendez, le papier doit être là.

M. B***** cherche, fureté dans divers cartons, et ne trouve rien.

—Ma femme, n'as-tu pas vu un papier plié en quatre ; je crois l'avoir laissé hier sur la cheminée.

—Un papier ; attendez donc ; oui, ja m'en suis servi pour allumer mon feu ; est-ce que c'était précieux ?

—Eh sans doute, madame ! Que diable, on brûle tout ici !

—C'est votre faute, monsieur, il fallait me prévenir.

—Allons, dis-je à M. B***** puisque votre renseignement est brûlé, je ne veux pas vous déranger davantage.

—Restez donc à déjeûner ; on va faire bouillir le lait, je vais mouder du café, ce sera bientôt fait.

—Bien obligé, ce sera pour une autre fois.

—Quand vous voudrez ; nous dinons toujours à cinq heures précises, car j'aime qu'on soit ponctuel, moi ; vous savez le chemin, venez, nous causerons d'affaires, j'en ai de superbes en train.

Après avoir cherché un chemin à travers les chaises, les joujoux et les balais, je souhaitai le bonjour à M. B*****.

L.